CHAPITRE XII.

Usages et coutumes de l'ancienne chevalerie.

Les entreprises de guerre ou de chevalerie étaient annoncées et publiées avec un appareil capable d'inspirer à tous les guerriers l'ardeur d'y concourir et de partager la gloire qui devait en être le prix. L'engagement en était scellé par des actes que la religion, l'honneur, l'amour ou réunis ou séparés, rendaient également irrévocables; soit que l'on s'enfermât dans une place pour la défendre, soit qu'on en fît l'investissement pour l'attaquer; soit qu'en pleine campagne on se trouvât en présence de l'ennemi, des serments inviolables et des vœux dont rien ne pouvait dispenser, obligeaient également les chefs, et ceux qu'ils commandaient, à répandre tout leur sang plutôt que de trahir ou d'abandonner l'intérêt de l'état. Outre ces vœux généraux, la piété en suggérait d'autres aux particuliers, qui consistaient à visiter divers lieux saints, auxquels ils avaient dévotion, à déposer leurs armes ou celles des ennemis vaincus dans les temples ou dans les monastères, à faire di-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

vers jeûnes, à pratiquer divers exercices de pénitence. La valeur dictait aussi des vœux singuliers, tels que d'être le premier à planter son pennon sur les murs ou sur la plus haute tour de la place dont on voulait se rendre maître; de se jeter au milieu des ennemis, de leur porter le premier coup, de donner telle preuve d'audace, et quelquefois de témérité. Les plus braves chevaliers se piquaient toujours d'enchérir les uns sur les autres, par une émulation qui toujours avait pour objet l'avantage de la patrie et la destruction de l'ennemi.

Le plus authentique de tous ces vœux était celui qu'on appelait *Vœu du Paon* ou du *Faisan*. Ces nobles animaux, car on les qualifiait ainsi, représentaient parfaitement, par l'éclat et la variété de leurs couleurs, la majesté des rois, et les superbes habillements dont ils étaient parés, pour tenir ce que l'on nommait *Tinel* ou *Cour plénière*. Le jour que l'on devait prendre l'engagement solennel soit d'aller combattre un ennemi puissant, soit d'entreprendre une guerre dont les motifs étaient ou la défense de la religion ou quelque autre cause légitime, un paon, ou bien un faisan, quelquefois rôti, mais toujours paré de ses plus belles plumes, était apporté majestueusement par des dames ou des demoiselles, dans un grand bassin d'or ou d'argent, au milieu de la nombreuse assemblée de chevaliers convoqués : on le présentait à chacun d'eux, et chacun

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

faisait son vœu sur l'oiseau : ensuite on le rapportait sur la table, pour être enfin distribué à tous les assistants.

L'habileté de celui qui tranchait consistait à le partager de manière que tous pussent en avoir. Les dames ou demoiselles choisissaient un des plus braves de l'assemblée, pour aller avec elles porter le paon au chevalier qu'elles estimaient le plus preux. Le chevalier choisi par les dames mettait le plat devant celui qu'il croyait mériter la préférence, coupait l'oiseau et le distribuait sous ses yeux. Une distinction si glorieuse, attachée à la plus éminente valeur, ne devait s'accepter qu'après une longue et modeste résistance. Le chevalier, à qui l'on déférait l'honneur d'être reconnu pour le plus valeureux, paraissait toujours croire qu'il l'était moins que personne (1).

Les *emprises* ou entreprises d'armes dont nous avons déjà parlé, étaient aussi une espèce de vœu formé par les chevaliers. Les gages de ces emprises, qui consistaient en chaînes, carcans, anneaux ou autres signes, étaient attachés ordinairement par la main des dames, et le chevalier qui les avait acceptés ne pouvait plus se décharger de ce poids qu'au bout d'une ou plusieurs années, suivant les conditions du vœu, à moins qu'il n'eût trouvé quelque chevalier qui, s'offrant de faire armes avec lui, le délivrât, en

(1) Lacurne de Sainte-Palaye.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lui enlevant son emprise, c'est-à-dire en lui ôtant les chaînes ou autres marques qui en tenaient lieu.

Quelquefois aussi les dames ordonnaient aux chevaliers, pour leur prouver le profond attachement qu'ils avaient pour elles, d'entreprendre un fait d'armes en leur honneur. Ainsi, les unes demandaient à un paladin français de leur amener plusieurs chefs anglais prisonniers; les autres prétendaient qu'il allât combattre le géant gardien *du pont du Chêne et des eaux brunes*, ou qu'il tuât la *mâle bête*, effroi de la ville de Toulouse, ou le dragon veillant le passage du Rhône, sous les arches du pont de Lyon.

Un chevalier fit le vœu de ne point dormir à couvert, de ne prendre pour nourriture que l'eau et les herbes des fontaines, jusqu'à l'entier accomplissement des ordres de sa dame; un autre promit de *quérir aventure* tout un hiver, vêtu d'une simple casaque de serge légère, *sans plus*, et portant pour devise ces deux vers du vieux poëte Gontier:

Ki sert boine amor
Ne craint la froidure.

Un troisième jura de se faire une chlamyde de la robe de sa dame, une ceinture de son voile, et de combattre en ce costume sans bouclier. C'est ainsi en effet qu'il parcourut une grande

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

partie du royaume, portant ces mots pour devise : *seule force d'amour.*

Pour donner une idée de ces vœux, on lira sans doute avec plaisir le détail de ceux que, lors du beau tournoi qui eut lieu entre les châteaux de Sydrac et de Tomtalon, au couronnement du roi Gadifer d'Écosse, firent douze chevaliers pour l'amour de Pergamon, le vieux chevalier, et de ses douze nièces, les plus belles et les plus gentilles damoiselles, dont la plus âgée n'avait pas vingt ans. Pergamon avait fait dresser un grand échafaud, garni de feuillées, non-seulement pour voir à son aise tous les beaux faits d'armes qui se feraient en ce tournoi, mais aussi pour y recevoir et y faire bonne chère à tous les chevaliers qui le viendraient voir.

Le premier chevalier à l'épervier, qui portait pour armes, *de gueules à une main et bras gauche portant un épervier, le tout au naturel*, fit vœu à Dieu et au bon chevalier Pergamon ainsi qu'aux nobles damoiselles qui étaient dans la feuillée, et particulièrement à la belle et gentille Blanche, que quand il serait armé et monté sur son cheval, il entrerait dans le tournoi, *et livrerait au roi d'Écosse tant à faire et le tiendrait si court en fait d'armes, qu'il ne se pourrait éloigner de la feuillée plus loin qu'un trait d'arc;* et son vœu était terminé par ces mots : « Et il sera ainsi, si » mort ne me devance ou affolure de membre. »

Le deuxième chevalier à l'aigle d'or, portant

de gueules à un aigle d'or, fit un semblable vœu en général, mais particulier pour la belle Cassandre.

Le troisième chevalier à la fleur de lis, qui portait *d'azur à une fleur de lys d'or*, fit vœu à Dieu et à la belle Crésille, qu'arrivé dans le tournoi, il se mettrait du parti qu'il verrait le plus faible et près de succomber, et que par ses efforts il lui ferait avoir la victoire et l'honneur du tournoi. Il promit aussi de faire reculer l'un et l'autre parti jusqu'auprès de la feuillée du chevalier Pergamon et de ses nièces, afin qu'ils pussent voir le combat de plus près, et mieux juger les faits d'armes des tournoyeurs.

Le quatrième chevalier, au cœur enferré, portant *d'argent à un cœur navré et enferré de gueules*, après s'être adressé à Dieu, fit à la belle Esmeraude une promesse conçue en ces termes: « Lorsque le chevalier à la fleur de lys aura, » comme il le dit, donné la victoire au parti du » côté duquel il se rangera, je me mettrai à mon » tour dans le parti opposé et ferai tant par force » d'armes, qu'il sera remis au-dessus et demeu- » rera le maître dès lors en avant, malgré tous » les efforts du chevalier du lys et des autres, *car* » *ainsi l'ai voué, si le tiendrai.* »

Le cinquième chevalier, au noir Léopard, promit à la belle Codrille de démonter par trois fois le roi d'Écosse, et d'amener les trois chevaux à la feuillée du chevalier Pergamon, pour

les lui présenter; « Non pas que cet excellent » prince, ajouta-t-il, ne soit plus preux à cent » doubles que ne le suis; mais ainsi le voudra la » fortune. »

Le sixième chevalier, au noir lion, portant *d'or à un lion de sable*, fit vœu en faveur de la belle Plaisance, qu'aussitôt que le chevalier au noir léopard aurait démonté le roi d'Écosse, il le remontrait sur un autre cheval qu'il enlèverait de force au roi de Bretagne, et qu'ensuite « prendrait prisonnier ledit chevalier au noir » léopard et l'enverrait à la reine d'Écosse pour » lui demander pardon de ce qu'il aurait fait à » son mari. »

Le vœu du septième chevalier n'offre rien d'extraordinaire; il promet seulement à Camille de faire bien son devoir depuis le commencement jusqu'à la fin du tournoi.

Le huitième chevalier, à la blanche étoile, portant *de sable à une étoile d'argent*, promit à la belle Hélène, qu'avant la fin du tournoi, il gagnerait par droit d'armes tous les chevaux des onze chevaliers qui avaient fait ou qui feraient des vœux, et qu'il les lui offrirait tous.

Le neuvième chevalier, au cerf azuré, portant *d'or à un cerf d'azur*, promit à la belle Audromata qu'il jouterait deux fois contre le chevalier à la blanche étoile, qu'il le ferait tomber à terre d'un seul coup de lance, et qu'en outre il l'amènerait par force, lui et son cheval, devant

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

la feuillée, vis-à-vis de la jeune Audromata, et que là, bon gré mal gré, il le renverserait de son cheval à terre par force d'armes.

Le dixième chevalier, aux trois lionceaux, portant *de gueules à trois lionceaux d'azur*, promit à la belle Minerve de jouter contre un très-vaillant chevalier, nommé le Bossu de Suave, à qui jamais personne n'avait fait vider les arçons; son vœu fut qu'il le porterait à terre d'un coup de lance; qu'ensuite il l'aiderait à remonter à cheval, et qu'alors à force d'armes et de bras il le tirerait une seconde fois hors de selle et le ferait tomber.

Le onzième chevalier, au griffon, portant *d'or à un griffon volant de gueules*, jura à la belle Marmona qu'il vaincrait tout le monde dans le tournoi et remporterait le prix, qui consistait en un chapelet de perles dont il lui ferait présent.

Enfin, le douzième chevalier, au dauphin, portant *d'or à un dauphin d'azur*, fit serment à la belle Geneviève, et à toutes les autres damoiselles, de gagner à force d'armes la plus belle et la plus riche chose qu'elles verraient dans le tournoi, « à savoir, chevaux, heaulmes, bannières, » écus, couronnes, bourlets, cimiers, caparaçons » et autres ornements dont les chevaliers sont » parés, et de la leur apporter dans la feuillée. »

Malgré la difficulté que présentait l'accomplissement de tous ces vœux, dont quelques-uns sont tellement opposés entre eux que leurs suc-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ces empêchent nécessairement la réussite des autres, l'auteur ajoute que le Dieu des batailles et « le Dieu d'amour favorisèrent si puissamment » ces douze chevaliers, que tous accomplirent » très-heureusement leurs vœux. » Nous voulons bien croire ce fait sur sa parole, mais nous ne nous chargeons pas de l'expliquer.

Les femmes s'exprimaient avec une égale candeur dans les ordres qu'elles intimaient aux chevaliers. *La bannière d'Angleterre*, disait l'une, *a une image si bien pourtraite et si bien entourée d'or, que c'est chose plaisante à regarder ; je vous prie donc que vous fassiez que je l'aye, car je la désire avoir.*

Celle-ci avisait l'exploit suivant : *Un banneret de Bretagne a sur son cimier un paon, dont les plumes sont d'émeraudes et d'opales, et pour ce que leur éclat est admirable aux rais du soleil, j'aurais plaisir à l'avoir à moi* (1).

Dans toute cette partie des usages chevaleresques, le roman est tellement mêlé à l'histoire, et l'histoire au roman, qu'on les peut à peine séparer. Voici des vœux qui sont attestés par toutes les chroniques, et qui ne diffèrent point de ceux qu'on lit dans les romans.

La querelle de la France et de l'Angleterre dans le quatorzième siècle, ranima l'esprit chevaleresque, et fit descendre, suivant l'expression

(1) La Colombière. — Marchangy.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de Châteaubriand, les deux nations en champ clos. On vit alors paraître à la cour du comte de Hainauts, de jeunes chevaliers anglais, un œil couvert de drap, *ayant voué entre dames de leur pays que jamais ne verraient que d'un œil, jusqu'à ce qu'ils auraient fait aucunes prouesses de leur corps au royaume de France.* Messire Gauthier de Mauny avait dit à aucuns des siens *qu'il avait promis en Angleterre, devant les dames et seigneurs, qu'il serait le premier qui entrerait en France, et qu'il y prendrait chastel ou forte ville, et y ferait aucunes apertises d'armes.* Souvent les barons et les chevaliers juraient par un saint ou par une dame, au pied d'un rempart ennemi, d'emporter ce rempart dans un certain nombre de jours, dût leur serment leur être funeste ou à leur patrie (1).

De tous ces vœux le plus célèbre est celui du Héron; voici ce qui y donna lieu. Depuis longtemps Édouard III nourrissait le dessein d'attaquer la France; mais la grandeur de l'entreprise, les embarras intérieurs de son gouvernement l'effrayaient et l'arrêtaient. Peut-être ne se fût-il jamais déterminé à prendre les armes, sans les sollicitations de Robert d'Artois, qui, retiré depuis deux ans en Angleterre, soufflait au cœur de l'ambitieux Édouard, la haine, dont lui, Robert, était dévoré contre le roi de France, qui l'avait

(1) Châteaubriand, Études historiques.

exilé. Depuis longtemps, Édouard résistait à ses instances; enfin le banni employa, pour déterminer son hôte, le moyen extraordinaire dont nous allons parler, et qui fut nommé le vœu du héron.

Voici de quelle manière un vieil auteur raconte ce fait. Au commencement de l'automne de l'année 1338, et comme dit poétiquement l'historien, « lorsque l'été va à déclin, que l'oiseau gai a perdu la voix, que les vignes sèchent, que meurent les roses, que les arbres se dépouillent, que les chemins se jonchent de feuilles, Édouard était à Londres en son palais, environné de ducs, de comtes, de pages, de dames, de jeunes filles et de jeunes hommes; il tenait la tête inclinée en pensers d'amours. » Robert d'Artois, retiré en Angleterre, était allé à la chasse, « parce qu'il se souvenait du très-gentil pays de France dont il était banni. » Il portait un petit faucon qu'il avait nourri, « et tant vola le faucon par rivières, qu'il prit un héron. » Robert retourne à Londres, fait rôtir le héron, le met entre deux plats d'argent, s'introduit dans la salle du festin du roi, suivi de « deux maîtres de vielle, d'un quistreneus (joueur de guitare), et de deux damoiselles, filles de deux marquis; elles chantaient accompagnées du son des vielles et de la guitare. » Robert s'écrie : « Ouvrez les rangs; laissez passer les preux que l'amour a surpris : voici

» viande à preux, à ceux qui sont soumis à da-
» mes qui ont un tant beau visage..... Le héron
» est le plus couard des oiseaux; il a peur de son
» ombre. Je donnerai le héron à celui d'entre
» vous qui est le plus poltron; à mon avis, c'est
» Édouard, déshérité du noble pays de la France,
» dont il était l'héritier légitime; mais le cœur
» lui a failli, et pour sa lâcheté il mourra privé
» de son royaume. » Édouard rougit de colère et de *maltalent*, le cœur lui frémit; il jura par le Dieu du paradis et par sa douce Mère, qu'avant six mois passés, il défiera le roi de *Saint-Denys* (Philippe).

Robert *jeta un rire, et dit tout bas : A présent j'ai mon avis* (désir), *et par mon héron commencera grant guerre.*

Robert reprend le héron, toujours entre les deux plats d'argent; il traverse la salle du banquet, suivi des deux ménestriers qui *viellaient doucement*, du joueur de guitare et des deux damoiselles qui chantaient ces paroles : « Je vais à la verdure, car amour me l'apprend. » Robert présente le héron au comte de Salisbury qui était assis auprès de sa *mie qui fut gentille et courtoise et de beau maintien;* elle était fille du comte de Derby, et Salisbury l'aimait loyalement. Robert prie le comte de Salisbury de jurer sur le héron. Salisbury répondit : « Je sers la dame la » plus belle qui soit au monde... Je la prie qu'elle

» me prête un doigt de sa main et qu'elle le mette » sur mon œil droit.

» — Par ma foi, s'écria la dame, j'en prêterai » deux.

» — Et lui ferma l'œil droit avec deux doigts.

» — Est-il bien clos, belle? dit le chevalier » très-gracieusement.

» — Oui, répond-elle.

» — A donc, s'écria de bouche et de cœur » Salisbury, je veux et promets à Dieu Tout-» Puissant, et à sa douce Mère qui resplendit » de beauté, que jamais cet œil ne sera ouvert » ou par longueur de temps, ou par vent, dou-» leur ou martyre, avant que je ne sois entré » en France, que je n'y aie porté la flamme et » combattu les gens de Philippe de Valois en » aidant Édouard. A présent advienne qu'ad-» vienne.... ; et quand le comte de Salisbury » eut fait son vœu, il demeura l'œil clos en la » guerre (1). »

Mais laissons ces vœux bizarres et ces entreprises extravagantes qui n'ont eu d'autre effet que de jeter sur la chevalerie un ridicule qui n'a pas peu contribué à sa décadence, pour parler d'engagements plus nobles, de serments plus sacrés en usage parmi les chevaliers.

Si l'amour de la gloire et celui des dames en-

(1) Châteaubriand, Études historiques.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

tretenaient parmi eux ces sentiments d'honneur, de bravoure et de galanterie qui les distinguaient, le lien de l'amitié, si utile à tous les hommes, n'en était pas moins nécessaire pour unir tant de héros, entre lesquels une double rivalité pouvait devenir une source de division préjudiciable à l'intérêt commun. L'estime ou la confiance donnait naissance à ces engagements : aussi voit-on souvent des associations entre des chevaliers qui devenaient frères ou compagnons d'armes, comme l'on parlait alors. Des chevaliers qui s'étaient trouvés aux mêmes expéditions, qui avaient partagé les mêmes dangers, concevaient l'un pour l'autre cette inclination qu'un cœur vertueux ne manque guère d'éprouver, quand il trouve des vertus semblables aux siennes.

Les fraternités d'armes se contractaient de plusieurs façons différentes. Quelques-uns, comme nous l'avons déjà remarqué, buvaient de leur sang mêlé dans une même coupe.

D'autres compagnons d'armes imprimaient à leurs serments les plus sacrés caractères de la religion : pour s'unir plus étroitement, ils baisaient ensemble *la paix* que l'on présente aux fidèles dans les cérémonies de la messe; quelquefois ils recevaient en même temps la communion, en partageant entre eux l'hostie consacrée.

L'assistance que l'on devait à son frère d'armes l'emportait sur celle que les dames étaient

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

en droit d'exiger. Ce que l'on devait au prince l'emportait sur tous les autres devoirs. Des frères d'armes de nations différentes n'étaient liés ensemble qu'autant que leurs souverains étaient unis ; et si les princes se déclaraient la guerre, elle entraînait la dissolution de toute société entre leurs sujets respectifs. Excepté ce cas, rien n'était plus indissoluble que les nœuds de cette fraternité. Les frères d'armes, comme s'ils eussent été membres d'une même famille, portaient une armure et des habits semblables. Ils voulaient que l'ennemi pût s'y méprendre, et courir également les dangers dont l'un et l'autre étaient menacés. L'obligation de s'aider mutuellement dans leurs entreprises de chevalerie, sans pouvoir se séparer, les mettait dans la nécessité de ne prendre que de concert aucun engagement.

On trouve dans l'histoire de Bertrand Duguesclin, un exemple de la manière dont se quittaient des frères d'armes quand le devoir envers leur souverain les forçait de se séparer.

Duguesclin avait conduit en Espagne, par ordre de Charles V, les compagnies blanches, pour seconder les prétentions d'Henri de Transtamare au trône de Castille, que Pierre-le-Cruel souillait par ses crimes. Bientôt, à l'aide de ces guerriers intrépides, mais indisciplinés, Henri fut couronné à Burgos, et Pierre-le-Cruel, réduit à prendre la fuite, vint implorer les services

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

d'Édouard, prince de Galles. Ce prince, qui voyait avec peine la Castille passer à un allié de la France, résolut de rétablir sur le trône l'assassin de Blanche de Bourbon. Tous ceux des compagnies qui étaient sujets de l'Angleterre (car ces compagnies étaient composées d'hommes de toutes nations) vinrent embrasser Duguesclin, en lui disant : « Cher sire, nous sommes obligés » de partir, car notre seigneur nous rappelle, et » rien qu'un tel devoir pouvait nous séparer; » mais, par Saint-Georges, nous serons toujours » amis, même en nous combattant. »

L'anglais Hue de Carvalai, qui était le frère d'armes de Duguesclin, l'embrassa comme les autres, et de plus lui dit : « Gentil sire, nous » avons vécu ensemble par bonne compagnie, » comme il appartient à des prud'hommes; j'ai » eu toujours du vôtre à ma volonté, et j'ai pris » sur l'escarcelle commune, où nous mettions à » nous deux les fruits de la guerre et les présents » des rois. Jamais nous n'avons songé au par- » tage; mais comme je crois être de beaucoup » votre redevable, voici le moment de compter » ensemble, afin que je vous paie ce que je vous » dois. » Ce à quoi Bertrand répondit : « Ceci » n'est qu'un pur sermon; je ne pense guère à » ce compte, et ne sais si vous me devez ou si » je vous dois; restons quittes et bons amis, » puisque vient la départie, qui me semble pi- » teuse et amère. Toutefois, il est raisonnable

» que vous suiviez votre maître; ainsi doit agir » tout bon prud'homme. La loyauté fit notre » amour, et il resta loyal jusqu'à cette heure et » par de là; car il vaut mieux être ennemis ver- » tueux qu'amis sans honneur (1). » Cela dit, ils se séparèrent.

(1) Marchangy, Tristan le Voyageur, tome VIII.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf